

Humour Anarchie. Henri Roorda (1870-1925)

Gilles Losseroy

Numéro 117, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076094ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076094ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Losseroy, G. (2021). Humour Anarchie. Henri Roorda (1870-1925). *Dalhousie French Studies*, (117), 85–94. <https://doi.org/10.7202/1076094ar>

Résumé de l'article

Ecrivain précoce et contrarié, pédagogue enthousiaste et enseignant désabusé, essayiste, dramaturge et humoriste sous le pseudonyme de Balthasar, Henri Roorda, qui est né en 1870, se définit tel qu'il a vécu : sur le fil précaire d'un « pessimisme joyeux », où l'écriture demeure la seule planche de salut.... Quand en mai 1926 paraît son ultime opus : *Mon Suicide*, il y a six mois que Roorda a mis fin à ses jours. Entre temps, d'articles en chroniques, Roorda a fait oeuvre. Depuis l'espace commun au professeur et à l'anarchiste : la marge. C'est un portrait de cet écrivain méconnu : ses années d'apprentissage, la découverte de l'anarchie, l'enseignement, l'écriture... que propose cet article.

Humour Anarchie. Henri Roorda (1870-1925)

Gilles Losseroy

Si personne ne faisait de l'esprit, il n'y aurait dans le monde que de la matière. Ce serait répugnant.

Henri Roorda. *Un beau divorce*, in *La ligue contre la bêtise*

Le 10 mars 1918 paraît dans *La Tribune de Lausanne* sous la plume de Balthasar, une chronique humoristique intitulée « Le scandale des Tramways lausannois » (Roorda 1969, 101-103).

Alerté par la mention « Rentre au Dépôt » inscrite au dos des plaques métalliques indiquant la ligne desservie par les voitures, et fort du constat qu'on ne rencontre jamais plus les usagers qu'on a vus monter une fois dans un tramway, le chroniqueur en déduit que « toutes les voitures conduisent au Dépôt les malheureux voyageurs qui ne songent pas à profiter des *arrêts* dont la réelle utilité consiste en ceci, qu'ils tranquillisent le public ». Dépôt où ils disparaissent dans des conditions mystérieuses...

Bien décidé à confondre « l'homme sinistre » préposé aux billets et « le déconcertant bandit au volant », l'auteur embarque un après-midi, avec vivres et munitions, résolu à ne quitter sa voiture qu'après avoir démasqué « les complices ». Après moult allers-retours sur la même ligne jusqu'à une heure avancée de la nuit, à l'annonce du retour au dépôt, le justicier prend peur et quitte *in extremis* le véhicule : « Ce n'est pas à moi, après tout, à accomplir le devoir des autres. J'avertis la police qu'elle fasse le nécessaire. »

La plaisanterie aurait pu en rester là, si l'humour était chose au monde (du moins au monde vaudois d'il y a un siècle) un peu mieux partagée. S'estimant diffamé, le syndicat du personnel des Tramways Lausannois demanda rétractation à l'auteur. Ce qui fut fait (Roorda 1969, 103-106). Non sans humour : la chronique était drôle, la rétractation fut assassine, agrémentée d'une jolie réflexion sur les limites de l'humour et la responsabilité du journaliste...

C'est ainsi qu'Henri Roorda pratiqua le canular à son insu, et peut-être de manière emblématique. Humoriste avec sérieux et pédagogue avec humour, sous le pseudonyme de Balthasar pour ses chroniques et sous son patronyme intégral de Henri Roorda van Eysinga, il vécut sur le fil précaire d'un « pessimisme joyeux », où le canular malgré soi finit par avoir raison d'une identité qui ne fut double que pour la galerie... Quand en mai 1926 paraît son ultime opus : *Mon Suicide*, il y a six mois que Roorda a mis fin à ses jours.

Fils de

De son père Sicco, au caractère aussi éruptif que les volcans de ses Indes néerlandaises natales, Henri a hérité du goût pour l'écriture, de la sensibilité littéraire et de la fibre libertaire. Sicco Roorda van Eysinga¹ est né en 1825 à Batavia, l'actuelle Jakarta. Les différents postes qu'y occupe cet ingénieur formé sur le continent à l'Académie militaire de Breda : lieutenant du génie, codirecteur de journal, administrateur de plantation tournent court en raison de son caractère irascible.

Son dernier emploi en terre javanaise, ingénieur des ponts et chaussées, ruine définitivement ses rapports avec l'administration coloniale et exacerbe une épidermique sensibilité humaniste définitivement ulcérée devant l'exploitation des populations indigènes. C'est dans ces circonstances qu'il rédige le poème-pamphlet *Malédiction* (1860)

1 Voir l'ouvrage de Hans Vervoort : *Sicco Roorda van Eysinga, zijn eigen vijand*.

(Losseroy 41), qui appelle sans détour les autochtones à la révolte sanglante. C'est son viatique littéraire que Roorda vient de signer là, qui lui vaut l'adoubement du grand Multatuli à qui Sicco ne cachera jamais sa dette envers *Max Havelaar*, immense roman dont la portée littéraire dépasse aujourd'hui les visées anticoloniales originelles.

Cependant la *Malédiction* dont Sicco Roorda a fait son blason ne provoque guère de vagues sur les îles de la Sonde. Dans un nouveau pamphlet il aborde frontalement une question taboue de la politique coloniale batave : celle du statut des princes indigènes dans leur relation avec les exploitants européens. A multiplier les provocations, le fougueux et intransigeant Roorda se retrouve définitivement isolé : fin 1864 il est condamné au bannissement pour manquement à l'honneur, renvoyé vers la mère patrie, sans pension. Après l'affront subi outre-mer, il ne pourra s'y éterniser. Il trouve néanmoins le temps d'y prendre femme puis la direction de Bruxelles où naîtront deux enfants : Marie en 1869 et Henri en 1870. Quand la famille quitte la Belgique pour les rives plus paisibles du Léman suisse, c'est un garçonnet de deux ans au biberon frondeur qui s'engage sur cette route de l'exil qu'emprunteront de nombreux libertaires.

Mais au bord du lac, dans la belle propriété de Clarens, commencent les années d'une lente dérive : paternelle vers la dépression, familiale vers l'endettement, dont Henri et sa belle-mère hériteront à la mort du père, qui s'est remarié en 1877 après la disparition de sa première épouse deux ans plus tôt. Héritage contrasté... Après un nouvel échec professionnel comme ingénieur des chemins de fer, l'impétueux Sicco qui se pense désormais en écrivain – maudit –, vivote de sa plume de correspondant pour la presse batave. D'anticolonialiste empirique, il se rapproche de l'orbite du socialisme réformateur mais sa trajectoire est déviée par l'entrée en scène en cette terre d'asile de deux ténors de l'anarchisme fin de siècle : Elisée Reclus et Ferdinand Domela Nieuwenhuis. Le vieux Sicco, qui ne tarde pas à correspondre avec Kropotkine, bascule du réformisme à l'anarchie, et ses mentors, qui ont leur couvert dans la grande maison de Clarens, seront également ceux d'Henri qui aurait déclaré avoir « été élevé sur les genoux d'Elisée Reclus. »

La formation

C'est avec Domela junior qu'Henri affûte ses premières armes d'apprenti anarchiste. Dans les lettres à son père², le jeune condisciple d'Henri dresse le portrait d'un brillant adolescent qui, à 16 ans, excelle dans l'art de convertir ses condisciples à l'athéisme. Ces jeunes gens lisent Voltaire, et Henri a le commentaire tranché : « Voltaire laisse le non athée l'emporter, mais ses arguments ne sont pas "fameux" » (25/07/1887). Problématique qui laisse supposer que leur objet de dissection est *Histoire de Jenni*, où Voltaire exprime des conceptions théistes dans une confrontation où les arguments de l'athée s'avèrent plus percutants que ceux de son contradicteur, et où l'on peut s'étonner de voir *in fine*, l'athée se ranger rapidement à la thèse du chrétien. Fils et petit-fils de pasteurs, nos adolescents posent en athées militants, et retournent promptement Voltaire contre lui-même en le prenant au piège de sa scrupuleuse honnêteté rhétorique dans l'argumentation de l'athée. Le châtelain de Ferney aurait-il trouvé ses petits maîtres à Clarens ? Ce goût pour la « dispute » semble taquiner Henri depuis quelque temps, qui conserve fièrement par devers lui quelque fait d'armes littéraire. Dans une lettre du 5 juin 1887, Domela recopie pour son père en français un essai rédigé par Henri à 14 ans, qui lui valut un prix pour la meilleure composition littéraire produite par des élèves de première et deuxième classe du Collège de Montreux. Le sujet en est celui du courage moral. Henri l'aborde avec vivacité, à la manière du « dialogue philosophique » entre un fils et sa mère. Au courage physique revendiqué par le premier est préféré le courage moral de la mère, qui l'emporte. La

2 Conservées comme celles d'Henri à Domela Nieuwenhuis à l'IISG (Institut International d'Histoire Sociale), Amsterdam.

question morale reviendra souvent sous la plume de Roorda, tant dans ses essais que dans ses chroniques, et elle trouvera un interlocuteur privilégié en la personne d'Elisée Reclus avec qui Henri entretient une correspondance régulière entre 1891 et 1897³.

C'est la synthèse de ces échanges qui constitue le fond de l'article qu'Henri publie dans *La société nouvelle* en août 1907 : « Elisée Reclus Propagandiste ». De ces lettres on ne connaît que les réponses du destinataire, que le jeune anarchiste sollicite sur de nombreux points, y compris littéraires par l'envoi d'une ébauche de roman. En revanche, les lettres qu'il adresse à Domela Nieuwenhuis peuvent être confrontées aux réponses de Reclus car ces dernières indiquent clairement que notre novice pose simultanément les mêmes questions à ses deux mentors.

Reclus, qui porte haut l'exigence de morale et de justice, est souvent sollicité sur la morale de la révolte, et de son corollaire la violence. En ces années de « propagande par le fait », le recours aux attentats est source de débats à l'intérieur du mouvement. Dans sa lettre du 25 mars, Reclus condamne la violence qui frappe sans discernement et avance masquée, mais pas celle qui s'exerce à visage découvert. Admirateur de Ravachol, le géographe admet la violence, sans qu'elle soit exclusive d'autres moyens d'action tels que la plume. C'est sur l'utilisation ciblée des deux que Reclus conclut sa lettre au jeune homme qu'il inscrit comme lui dans le camp des propagandistes : « Faisons notre propagande simplement : les coups de bombes n'empêcheront point qu'on nous écoute. » Trois mois plus tard, Henri a fait sienne, à quelques nuances près, la position de Reclus sur les attentats de Ravachol. Et la lettre du 16 juin 1892 qu'il adresse à Nieuwenhuis père fait figure de profession d'anarchisme pour notre jeune militant âgé de 22 ans :

Je désapprouve l'acte de Ravachol parce qu'il n'est pas intelligent, mais je l'excuse, comme j'excuse tout le monde (...).

Quant à la propagande par le fait, je crois bien qu'un acte peut, dans certaines circonstances, faire une impression aussi profonde que celle produite par un magnifique discours ou un excellent article. Mais il n'est pas indispensable que cet acte soit violent : que ce soit un meurtre ou un vol.

Dans une autre lettre à Domela Nieuwenhuis, du 20 novembre 1892, il emboîte à nouveau le pas à Reclus pour condamner une violence aveugle et anonyme, mais prôner une violence sélective et parfaitement ciblée. « Les moyens violents peuvent être bons », affirme-t-il, voire « excellents. » Un an et demi plus tard il justifie l'attentat contre Sadi Carnot, « simple épisode de la grande lutte des pauvres contre les riches ». Le 30 juin 1894, il enfonce le clou :

Monsieur Carnot pour rester Président de la république – 1 200 000 frs par an avec beaucoup d'honneurs autour – consent à faire d'ignobles besognes. Il s'arroge le droit de gracier et surtout de ne pas gracier les victimes de la magistrature. Eh ! bien, Caserio Santo a voulu peut-être venger tous ces assassinés. Etc.

Mais fidèle à sa sensibilité et à la morale de Reclus, il nuance son propos et se projette en écrivain : « Quand j'aurai le bonheur d'écrire, j'exciterai toujours à la révolte plutôt que de conseiller la soumission. »

La question de la responsabilité morale de l'intellectuel est vite résolue :

Dois-je changer d'avis parce qu'en écrivant de la sorte je suis plus ou moins responsable des actes violents, des meurtres même que mes lecteurs pourront commettre ? (...)

3 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k83235j.image.r=correspondance+Reclus.f2.langFR>

Tant pis pour ce qui arrivera. Encore une fois les vrais responsables sont ceux qui veulent maintenir le mal et non pas les autres.

Ce n'est qu'en 1896 que paraît son premier article politique, « Une Trahison »⁴, dans *Les Temps nouveaux*, sous le pseudonyme de W. Johnson. Dans cet article sur Dreyfus, dont la correspondance avec Reclus et les faits mentionnés indiquent qu'il a été écrit à la mi-janvier 1895, Roorda, comme la majorité de l'opinion d'alors, tient Dreyfus pour coupable (Picard n'entre en scène qu'à l'été 1896 et Zola en 1898), mais fustige la meute des vertueux aboyeurs car la trahison est selon lui la faiblesse la mieux partagée. En outre, le contexte militaire dans lequel elle s'exerce la rend ici très relative.

Si le pamphlétaire s'affirme, au fil des années le combat se déplace. Roorda n'est définitivement pas un homme d'action ; sa place au sein du mouvement anarchiste, c'est sur le terrain pédagogique qu'il va la trouver.

Le pédagogue⁵

D'inspiration rousseauiste (L'Aminot 2003), Roorda, comme l'auteur de l'*Emile*, prône une école désintéressée, attachée à former des hommes et non des citoyens serviles. De « L'Ecole et l'apprentissage de la docilité » dans *L'Humanité nouvelle* en juillet 1898 à *Avant la grande réforme de l'an 2000* l'année de sa mort, toujours un brin provocateur et sans jamais se départir de son humour à froid, Roorda, qui à aucun moment n'a oublié Reclus, en appelle à un enseignant « enthousiaste », à un « entraîneur » capable de produire de « l'émerveillement ». Il pourfend le vernis de la culture générale, les apprentissages inutiles, la domestication des corps contraints à l'immobilité et plaide pour une école au service de l'épanouissement de l'enfant. Ses écrits sont remarquables :

J'ai reçu une lettre de M. Ferrer-Guardia⁶ qui me demande de collaborer à sa revue (qu'il va fonder) : l'*Ecole Nouvelle*. Moi je veux bien. Il faut, avant de mourir, hurler ce qu'on aime et ce qu'on déteste⁷.

Après l'exécution de Ferrer à Barcelone au terme d'un procès inique, Roorda participe à la fondation de L'Ecole Ferrer de Lausanne aux côtés de Jean Wintch ; il en rédige même la *Déclaration de principes*, sous le couvert de l'anonymat.

La Société de l'Ecole Ferrer ne servira les intérêts d'aucune église, ni d'aucun parti. Ceux qui lui ont donné le nom qu'elle porte ont voulu glorifier le courageux précurseur de leur œuvre. Si l'on veut bien oublier les polémiques auxquelles a donné lieu l'assassinat, peut-être légal, de Ferrer et ne retenir que les principes que celui-ci appliquait en matière de pédagogie, on souhaitera que son parti pris de liberté et sa « discrétion » se trouvent un jour chez tous ceux qui enseignent. Il ne considérerait pas l'écopier comme un chrétien précoce ou comme un puéril libre-penseur, comme un futur bourgeois ou comme un futur socialiste, mais, simplement, comme un enfant qu'il faut fortifier de toutes les manières possibles. Et c'est à ce point de vue que nous nous placerons si nous ne voulons pas voir dans la pédagogie une dépendance de la politique.

Cet idéal pédagogique est aussi celui qui anime ses conférences publiques, qui ont su toucher les enseignants et les parents d'élèves au-delà de leur sphère idéologique d'origine, tout comme ses articles, qui parurent d'abord dans des revues plus ou moins confidentielles

4 « Miettes d'anarchie » in : <http://www.lekti-ecriture.com/blogs/alamblog/index.php/?q=Roorda>

5 On lira avec intérêt : Geoffrey Fidler : *Henri Roorda van Eysinga and the pedagogy of "éducation libertaire"* et Hugues Lenoir : *Henri Roorda ou le zèbre pédagogue*.

6 Francisco Ferrer Guardia (1859-1909) : pédagogue anarchiste catalan, fondateur de l'Ecole Moderne. Sa condamnation à mort, après des émeutes à Barcelone, et son exécution en octobre 1909, auront un grand retentissement dans toute l'Europe.

7 Lettre à Amédée Dunois. Coll. particulière.

et trouvèrent ensuite leur place dans la prestigieuse *Revue blanche*. Roorda a lu l'*Emile*, et l'on ne s'étonne pas dès lors, de le voir citer Johann Heinrich Pestalozzi (1748-1827) ou son contemporain Edouard Claparède (1873-1940). Mais de Rousseau à Claparède, l'itinéraire pédagogique de Roorda a suivi le chemin des écoliers de l'anarchie sur les traces de Proudhon et Reclus. Qu'elle soit de la République, de l'Empire ou de l'Eglise, l'école est l'apprentissage du renoncement à la liberté.

Il importe peut-être, avant tout, que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes fassent très tôt l'apprentissage de la docilité. Mes vœux n'en sont pas moins légitimes. Je voudrais qu'en l'an 2000 l'Etat fût assez désintéressé, assez *artiste*, pour favoriser dans une Ecole « de luxe » le développement de quelques esprits libres sur lesquels il ne pourra jamais compter. (Roorda 1970, 163)

Mais l'école où exerce Roorda est loin de celle dont il rêve, et l'enseignement qu'il y dispense est désormais un choix par défaut. Un an plus tard le jeune professeur écrit à l'historien du mouvement anarchiste Max Nettlau : « Je ne suis guère bon qu'à donner des leçons et je me dis que même dans mon enseignement je pourrai être anarchiste »⁸. Le propagandiste flamboyant et l'écrivain révolté ont rendu les armes, pour enfiler le costume, plus prosaïque – et lucratif – du professeur de mathématiques. Enseignant résigné – « je ne le suis pas dans l'âme, je ne le suis pas physiologiquement ; mais je le suis six ou sept heures par jour ; et cela m'empêche souvent d'être autre chose » – comme il le confie à Amédée Dunois⁹ en 1906, qui toute sa vie se plaindra du poids des leçons à donner, du penum alimentaire que constitue la rédaction de manuels d'algèbre, de géométrie, d'arithmétique et de calcul mental, et d'un public *démotivé* :

Dans ces classes, il y a la moitié des élèves qui sont irrémédiablement bêtes. Quand elles arrivent à l'école à l'âge de 10 ans, tout espoir est déjà perdu. Leur père les conçoit dans un moment où il était tout-à-fait saoul : il n'y a pas à en douter. Enfants de 2 ou 3 ans elles furent déjà habituées à tremper leurs lèvres dans le verre des parents. Puis on les habitua à être hypocrites et elles n'entendirent parler que de ripailles et du prix des choses¹⁰.

Et quand l'alcoolisme endémique le dispute à la religion – « durant les premières années elles sont entre les mains de maîtresses bigotes » –, il n'y a plus qu'à en rire, et à prendre son mal scolaire en pédagogique patience. Presque dix ans plus tard, dans une lettre au même, du 2 mai [1904], il entonne à nouveau son antienne désespérée : « Aujourd'hui j'ai donné 7 leçons et je suis totalement abruti » par des préparations destinées à « 2 ou 300 jeunes filles qui sont neuf fois sur 10 des dindes. » Pour le jeune professeur qui en 1892 se réjouissait de sa nomination, s'amorce une lente descente vers la dépression dont le couple Catonné est le confident impuissant :

8 Lettre du 17/03/1895. IISG, Amsterdam.

9 Nom de plume d'A. Catonné. Né en 1878 et de sensibilité libertaire, il est en 1906 l'un des principaux collaborateurs de la revue *Les Temps nouveaux*. Dunois rompt avec l'anarchisme et entre à la SFIO en 1912. Journaliste à *L'Humanité* à partir de 1913, il en devient le secrétaire général en 1918. Pacifiste, proche de Jaurès, il est à la table de ce dernier au Café Croissant quand il est assassiné le 31 juillet 1914. Dunois adhère au PC mais démissionne dès 1927, pour revenir à la SFIO en 1930. Il choisit de rester à Paris pendant la 2^{de} guerre mondiale. Arrêté en 1944, il meurt au camp de Bergen-Belsen en février 1945.

10 Lettre des 17-18 juin [1895] à Jacques Gross (Mulhouse 1855 – Genève 1928). Anarchiste et franc-maçon, ses activités dans le commerce du tabac lui permettent de voyager librement à travers l'Europe, tout en collaborant à nombre de périodiques libertaires, anonymement ou sous divers pseudonymes. Il met à profit ses déplacements professionnels pour diffuser ces revues plus ou moins clandestines. Il est lié d'amitié avec la plupart des leaders anarchistes et entretient une abondante correspondance (conservée à l'IISG d'Amsterdam) avec les activistes de l'Europe entière qu'il n'hésite pas à aider financièrement.

23 janvier 1909 : Excusez-moi : je suis abruti. Hier, la seule chose intelligente que je pus faire ce fut de manquer mes leçons de l'après-midi (pour ne pas aggraver ma fatigue).

Aujourd'hui, mollement – (mais pas assez toutefois) – j'en ai donné 7. J'ai eu des pensées amères. Je me suis dit que j'eusse été digne de faire une besogne moins ineptement inutile, et moins décourageante.

2 novembre 1909 : Moi, j'ai mes 36 leçons hebdomadaires, peut-être 38. Et puis un manuel d'arithmétique à composer pour septembre. Et ma brochure, ne parviendrai-je pas à la faire ?

5 février 1913 : je vous aime mieux que mes 240 élèves superposés. 240 !!!
Comment peut-on agir sur 240 âmes !!!

Est-ce à dire que *Le Pédagogue n'aime pas les enfants*, comme l'écrit Henri en 1917 ? Voire. Car il réussit à tirer parti du peu de répit que lui laisse son métier pour multiplier conférences et articles. C'est bien ainsi que Roorda trace son orbite au sein de la constellation libertaire : il en sera l'un des plus brillants pédagogues, auteur d'une œuvre occultée en son temps par d'autres figures plus en vue mais pas nécessairement plus pénétrantes. Et à la postérité desservie par la paternité d'un humoriste, nonobstant l'usage d'un pseudonyme. Quel crédit donnerait-on à un projet éducatif signé Alphonse Allais ou Tristan Bernard ? Quant aux témoignages sur Roorda enseignant, leur transmission de génération en génération atteste de la trace indélébile que ses méthodes peu orthodoxes ont savoureusement laissée dans l'esprit de ses élèves. Dans *Le Mois théâtral* de l'hiver 1958, sous le titre « Mon maître Balthasar », Samuel Chevallier se souvient :

Il entre, nous regarde et, d'une voix à la fois forte et mielleuse, commence. En ces termes, exactement :

– Messieurs, asseyez-vous les uns les autres et croisez vos bras sur la poitrine de votre voisin immédiat.

« L'Ecolier est un prévenu », lançait Roorda à la tribune de *L'Ecole rénovée* de septembre 1908. Quand en 1923 il pose la question *Le débouillage des crânes est-il possible ?* la réponse retourne le raisonnement contre son auteur : « Puisque dans cet opuscule je m'occupe des "bourreurs de crâne", je veux mettre le lecteur en garde contre ma conclusion » (Roorda 1970, 318).

L'espoir est peut-être perdu, mais l'humour demeure. Intact. Tel qu'il apparut au public trente ans plus tôt.

L'humoriste

L'année 1894 voit paraître ce qui *aurait* pu être son premier article ou essai, « Le Goût des larmes », dans le quotidien *Le Journal* de Fernand Xau, en date du 28 mai. Le conditionnel est de mise car ce ne sont que des extraits que publie Alphonse Allais de ce « très substantiel et très élégant travail » dans sa chronique « La vie drôle ». Le grand humoriste évoque une étude très documentée, un « opuscule » trop long pour les colonnes du *Journal*. « Je me contenterai donc de le résumer, en tâchant de lui conserver sa rare saveur et sa hautaine originalité » précise Allais qui conclut par un éloge du jeune auteur : « Sa conclusion est certainement une des plus belles pages qu'on ait écrites en langue française depuis ces vingt dernières années. »

Roorda reprendra son texte sous le même titre dans *La Tribune de Lausanne* du 14 décembre 1919. Il évoque alors l'envoi, plus de vingt-cinq ans plus tôt, d'« une étude (très documentée) » et rappelle qu'Allais – mort en 1905 – ne lui a jamais rémunéré son article : « Alphonse, dans l'ombre sépulcrale où tu t'enfonces, sache que je ne t'en ai pas voulu. C'est moi qui reste ton débiteur. » Il se paya autrement : par l'emprunt sans intérêts de quelques titres à son illustre aîné. De rubrique : « Ne nous frappons pas », dans la *Gazette*

de Lausanne, et de chronique : « On n'est pas des bœufs ». Mais en 1894, l'écrivain novice a encore bien des difficultés à placer ses articles.

L'autre figure tutélaire que sollicite Roorda pour entrer dans la carrière est celle de Tristan Bernard. Il voue à ce dernier une profonde admiration et attend comme un sacre la réaction du grand homme à la publication par *La grande Revue* de son article « L'esprit de Tristan Bernard » dans sa livraison du 10 mars 1913. Après force recommandations à Catonné qui lui sert d'intermédiaire auprès de la presse française, il reçoit enfin le billet du maître :

Mon cher confrère,
 Votre bel article semble émaner d'un esprit si lucide que je ne peux plus le relire et que j'essaierai sûrement de l'oublier. Car il n'y a pas de plus grand danger, n'est-ce pas ? pour un écrivain, que de prendre conscience de lui-même et de perdre ainsi son pauvre petit trésor d'ingénuité, que l'âge entame chaque jour.
 Mais si je ne garde pas le souvenir exact de ce que vous avez écrit, je me rappellerai confusément et orgueilleusement vos éloges, et je vous prie de croire à ma gratitude et à ma très vive sympathie.

Tristan Bernard

Même s'il n'est pas dupe du ton ambigu, Roorda ne boude pas son plaisir : « La lettre a beau être trop flatteuse, ça fait plaisir quand même (car je ne dois pas me dire, n'est-ce-pas, qu'il s'a fichu de moi ?) »¹¹ Cependant, à la lecture de ce long article (quatorze pages), il est difficile de penser que le grand humoriste soit resté insensible à l'admirable analyse de son cadet qui débuseque le philosophe sous la – légendaire – barbe de l'humoriste :

(...) ses réflexions sereines sont des pierres qu'il jette dans les eaux dormantes de notre intelligence. Et sachons gré à cet auteur immoral de développer en nous, sans phrases et sans pédantisme, le goût de la sincérité.

L'éloge, quoique vibrant, n'en est pas moins argumenté. Si comme l'indique l'auteur, Bernard nous tend un miroir, c'est aussi de Roorda que l'article nous donne le reflet :

Habités par nos fournisseurs de notions et d'étiquettes aux jugements sommaires, sur des phénomènes lointains, indistincts, ou qui nous sont totalement inconnus, nous ne nous appliquons même plus à examiner ceux qui se produisent sous nos yeux (...)

C'est en 1917 que commence véritablement la carrière de chroniqueur de Roorda, c'est-à-dire l'activité régulière de *Balthasar*, pseudonyme emprunté au roi de Babylone dont Rembrandt a immortalisé les excès de table. Ses descendants, explique-t-il dans son dernier *Almanach*, furent maudits jusqu'en 1917 quand « le dernier d'entre eux (...) entra résolument dans le journalisme pour réhabiliter son aïeul » (Roorda 2009, 29). Or, si en 1925 Roorda fait naître rétrospectivement Balthasar en 1917, il indique lui-même ce qu'il considère comme son entrée dans la carrière, mais il passe sous silence ses tentatives antérieures. Le pseudonyme existe au moins depuis 1913 comme en atteste la correspondance avec Dunois : « Il faut signer Balthasar », somme-t-il Dunois le 20 avril 1913 pour le cas où *L'Humanité* publierait ses « fables ». Le 7 mai suivant il souligne même : « Ne dis jamais à personne que Balthasar c'est moi. » Le fonctionnaire conserve ses prudences... Précaution vaine, car *L'Humanité* n'a pas retenu les vers de ces « plaisanteries de mauvais goût » de l'avis même de leur auteur, et Roorda devra attendre 1920 pour voir le quotidien publier ses « Echos Miquette »¹², et sous son véritable état-

11 Lettre à Amédée Dunois du 7 mai 1913.

12 Dans ses numéros des 31 mai, 1er, 3, 4 et 5 juin.

civil. Il les tire d'ailleurs (à une exception près) de l'article « Miquette »¹³ du recueil *A prendre ou à laisser*, publié en 1919.

Ses premières collaborations régulières furent pour le quotidien *La Tribune de Lausanne* et le bi-mensuel satirique *L'Arbalète* qui lui est éditorialement lié. De juin à décembre, Roorda y publie huit chroniques. Il en donne six de fin 1920 au printemps 1921 à *La Crécelle*, autre bi-mensuel fondé comme le précédent par Maurice Hayward, mieux connu sous son pseudonyme de Varé, dont les textes et surtout les dessins paraîtront plus tard dans *Le Canard enchaîné*... et dans les *Almanach Balthasar*. Après *La Tribune*, c'est à la *Gazette de Lausanne* – qui paie mieux que *La Tribune* comme il l'avoue à Gross le 11 février 1920 – que s'illustre Balthasar, de la fin 1919 à sa mort. Mais à partir de 1924, sa rubrique « Ne nous frappons pas ! » ne paraît plus qu'une semaine sur deux. Depuis 1923, Balthasar est aussi demandé à la *Tribune de Genève* à laquelle il livrera près de cent vingt chroniques, dont quatre posthumes. Pendant ces neuf années, l'activité de Roorda est intense ; les chroniques hebdomadaires – plus de cinq cent dont la plupart inédite en volume¹⁴ – s'ajoutent aux cours, comme il s'en plaint à Gross :

Je voudrais que le Bon Dieu m'envoyât des rentes. Cela me permettrait de ne plus donner de leçons (cela dure depuis 27 ans et demi) et de me consacrer à mon sport favori : écrire¹⁵.

S'y ajoutent les fascicules de mathématiques, les conférences, les articles pédagogiques, commencés dans des revues que l'on dirait aujourd'hui *alternatives* : *Les Temps nouveaux*, *L'Humanité nouvelle*, et poursuivis ensuite dans la *Gazette de Lausanne* sous son patronyme complet de Roorda van Eysinga. Outre les recueils de textes publiés, Roorda produit plusieurs essais. Politique avec « Mon Internationalisme sentimental » (Roorda 1969, 23-38), essai visionnaire paru dans *Les Cahiers vaudois* en 1914, qui dénonce le nationalisme et en appelle à une Europe de culture plurielle ; pédagogiques : *Le pédagogue n'aime pas les enfants* en 1917, *Avant la grande réforme de l'an 2000* en 1925 ; philosophiques, la même année avec *Le Rire et les rieurs*¹⁶, où Roorda se propose d'interroger « quelques philosophes qui ont expliqué le rire » ou encore *Le Débourrage des crânes est-il possible?* où il traque les dérives du discours. Ces deux derniers signés Balthasar, comme ses pièces de théâtre, dans lesquelles il joua parfois, et les stupéfiants *Almanach Balthasar* – quatre livraisons pour les années 1923 à 1926 –, fruits des amours hybrides entre l'*Almanach Vermot* et la revue dadaïste *391*, bien que Roorda n'ait jamais manifesté le moindre intérêt pour les trublions zürichoïses.

Si la dramaturgie vaudevillesque à l'humour un peu convenu en semble aujourd'hui datée, les quatre pièces¹⁷ qu'a livrées Balthasar reflètent les préoccupations qui nourrissent ses autres écrits : sensibilité à la cause des opprimés (*Le Silence de la bonne*), ou satire des mœurs bourgeoises (*Un beau divorce*). *La ligue contre la bêtise*, dénonce une vaine entreprise dont le titre se passe d'explications, et *Un amoureux* (1924), seule pièce à n'avoir jamais connu les planches semble-t-il, fait entendre des accents biographiques profondément désespérants, tels que Roorda les évoquera à demi-mots quelques mois plus tard dans *Mon Suicide*. On y retrouve le personnage de Philippe, déjà présent dans plusieurs chroniques et interlocuteur virtuel de Roorda dans *Mon Suicide*. Il s'agit à n'en pas douter d'un double d'Henri : coïncidences biographiques telles que les dates de mariage, goût commun pour la « spéculation philosophique » (Roorda 2011, 63) et les bons vins rapprochent l'auteur de Philippe, qui est le deuxième prénom d'Henri, hérité d'un oncle

13 Surnom de sa fille cadette.

14 Nous en avons exhumé deux cent : *Les saisons indisciplinées*.

15 Lettre du 11 février 1920.

16 Paris : Mille et une nuits, 2011, p. 5-48, suivi de *Mon suicide*, p. 49-85.

17 *La ligue contre la bêtise*, op. cit.

paternel. Après plus de deux décennies de mariage, le Philippe de *Mon Suicide* comme celui d'*Un amoureux* fuient le carcan conjugal pour « demander les apparences de la tendresse » à une femme d'une génération leur cadette : « Avant de mourir, aimer encore une fois » (Roorda 2011, 55).

Il y a des cœurs que notre morale imbécile condamne à une jeunesse trop courte et à une vieillesse trop longue.

La vieillesse ne sert à rien. Si j'avais créé le monde, j'aurais mis l'amour à la fin de la vie. Les êtres auraient été soutenus, jusqu'au bout, par une espérance confuse et prodigieuse. (Roorda 2011, 56)

Ces quelques lignes extraites d'*Un amoureux* figurent mot pour mot dans *Mon Suicide*, à la fin de l'avant-dernier chapitre, juste avant les « Dernières pensées avant de mourir » et précédées de la phrase : « Philippe, tu as raison. »¹⁸ « As-tu l'intention de te suicider », demande son ami à Philippe dans la pièce. Réponse de ce dernier : « Je ne sais pas... Je vais réfléchir. » (Roorda 2011, 57)

Contrairement au théâtre, *Mon Suicide*, texte testamentaire, fut porté plusieurs fois à la scène ces dernières années, tout comme les chroniques qui ont fourni la matière de plusieurs spectacles. On ne saurait s'en étonner tant la langue musicale et immédiatement reconnaissable de Roorda cultive le *style* tout en se méfiant de l'éloquence, réhabilite le vocable rare, et s'élance vers l'absurde comme « l'hirondelle vole avec la rapidité du zèbre, lequel, d'ailleurs, vole très rarement ». Aussi sérieux qu'en soit le propos, et jusque dans les manuels de mathématiques, jamais l'humour n'abdique. Roorda peint avec délice les mœurs de son temps et de ceux à venir en même temps qu'il s'inscrit dans la tradition des grands moralistes. Osons le nom de La Bruyère...

Sous le masque de Balthasar, Roorda manie aussi une causticité qui fréquente chez Pierre Desproges, avec qui il partage un goût pour la provocation au énième degré propre à faire grincer les dents mal chaussées. Les jérémiades de Balthasar sur la prétention des *négres* envers les colons et ses interrogations sur leur nature – « jusqu'à quelle profondeur le nègre est-il noir ? » (Roorda 2013, 125) – valent les déplorations de Desproges sur l'hostilité des juifs envers les nazis et la difficulté à les distinguer des antisémites « depuis que le port de l'étoile est tombé en désuétude » (Desproges 591). Mais le véritable *alter ego* littéraire de Roorda, c'est en la personne d'un autre chroniqueur qu'il faut aller le chercher : Alexandre Vialatte. Humour, bestiaire, goût du non-sens, de la parodie, des almanachs et des mathématiques, étiquette régionaliste, tout rapproche les deux écrivains, jusqu'à la tentation du suicide¹⁹.

« Ta vie fut moins triste que ton suicide ne le laisse penser » écrivait Edouard Levé (2008, 35), nous invitant ainsi à considérer l'œuvre littéraire autrement qu'à l'ombre portée du suicide de l'auteur. Le geste de Roorda, comme celui de Levé près de quatre-vingts ans plus tard, impose néanmoins un regard sur l'œuvre. En publiant *Mon Suicide*, Roorda fait de sa mort son œuvre ultime, et par ce geste-même, l'œuvre annexe le vivant, abolissant la frontière entre l'écriture et la vie. Drôle de planche de salut... En couverture, sous le nom d'Henri Roorda, une parenthèse précise : *Balthasar*, comme pour réhabiliter le premier que le second avait fini par occulter. Mais aussi pour confondre définitivement l'œuvre et l'homme.

Et c'est ainsi que Roorda est grand !

Université de Lorraine – LIS

18 Page malheureusement manquante dans l'édition Mille et une nuits et dans les *Œuvres complètes*. On se reportera au texte publié par les éditions Allia, Paris : 2017, p. 48.

19 Voir « Le jardinier du désordre », in *Les saisons indisciplinées*, p. 14.

OUVRAGES CITÉS

- Desproges, Pierre. « On me dit que des juifs se sont glissés dans la salle ? ». In *Tout Desproges*, Paris : Seuil, 2008.
- Fidler, Geoffrey. "Henri Roorda van Eysinga and the pedagogy of 'éducation libertaire'" (*Paedagogica Historica, International Journal of the History of Education*, XXVI, 1990, 3, p.7-36.
- Lenoir, Hugues. *Henri Roorda ou le zèbre pédagogue*. Paris : Les Éditions du Monde libertaire, 2009.
- Levé, Edouard. *Suicide*. Paris : POL, 2008.
- Losseroy, Gilles. « Roorda, anarchistes de père en fils ». In : *Henri Roorda et l'humour zèbre*. Lausanne : Musée Historique de Lausanne / Association des Amis de Henri Roorda / Humus, 2009.
- Roorda, Henri. *Œuvres complètes*, tomes 1 et 2. Lausanne : Éditions L'Âge d'Homme, 1969-1970.
- . « Mon aïeul ». In : *Les Almanachs Balthasar, 1926*. Lausanne : Association des Amis de Henri Roorda / Humus, 2009.
- . *Le pédagogue n'aime pas les enfants*. Paris : Mille et une nuits, 2012.
- . *À prendre ou à laisser*. Paris : Mille et une nuits, 2012.
- . « Un beau divorce ». In : *La ligue contre la bêtise*. Marseille : le flibustier, 2012.
- . *Les saisons indisciplinées*. Édition établie par Gilles Losseroy. Paris : Allia, 2013.
- . *Mon suicide*. Paris : Allia, 2017.
- L'Aminot, Tanguy. « Henri Roorda, lecteur de l'Emile ». In *Orbis Litterarum*, n° 58, 2003, p. 44-65 : <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1034/j.1600-0730.2003.580105.x/pdf>
- . « Henri Roorda, pédagogue rousseauiste et libertaire ». In *Henri Roorda et l'humour zèbre*, p. 61-78.
- Vervoort, Hans. *Sicco Roorda van Eysinga, zijn eigen vijand*. Amsterdam : De Engelbewaarder, 1979.